

total encens une mode d'études à faire à l'École, sans l'organisation lorsque la guerre arriva. Médical comme sous-lieutenant en 1907 RI, arriva au front en août le 25 août 1914. Il participa à la fin de la retraite, de Montferrand à Cande-en-Barrois, à la bataille de la Marne vers Soummes, La Voivre-Meuse et Fontenoy, à la marche en avant sur Verdun, Lorraine, puis d'Harmon. Le 27 septembre au division fut envoyée à la Tranchée de Colonne pour continuer la route vers Saint-Mihiel. Après le combat du 24 septembre, le 100<sup>e</sup> tint les lignes au bois Larchant et au bois de Saint-Berry, puis dès le 10 octobre se fit sur Enghien, au pied et sur les flancs nord de la butte. Le 17 février 1915 l'attaque de la butte des Eparges commença pour durer jusqu'en avril. Genevoix, chef de section à la 7<sup>e</sup> compagnie, est promu lieutenant en fin février et commandant de la 3<sup>e</sup> compagnie. Le 24 avril son bataillon au repos est alerté et envoyé vers le sud de la Tranchée de Colonne où ses lignes vinrent d'être entrecoupées. Au combat du 25 avril 1915 Genevoix fut atteint de trois balles. Escadé sur l'hôpital de Verdun, puis sur l'arrière ; après 16 mois d'hôpital et de convalescence il est réformé et 1 à 20 % d'invalidité. Volontairement il repart du service à la Fraternelle franco-allemande (Fédération catholique de France) jusqu'à l'armistice. Renvoyé à sa carrière dans l'embarquement, il s'est établi à Chabonnand-sur-Lain où il vit en homme de lettres indépendant, faisant pour la capitale. C'est la guerre qui a fait de lui un homme de lettres, comme Paul Cazin. Ses œuvres sont : *Sans Verdun*, mars 1916 ; *Notas de guerre*, décembre 1916 ; *Au sud des frontières*, septembre 1918 ; *Journal Robelin*, novembre, mars 1920 ; *La butte*, février 1921 ; *Revue des Roulers*, octobre, juin 1922 ; *Les Eparges*, septembre 1923 ; *Les jours*, mars 1924 ; *Enghien*, novembre décembre, novembre, juin 1924 ; *Robelin*, journal spirit. Genevoix, décembre 1925 ; *La butte à pelée*, novembre, 1928. Les *Mémoires*, 1928, Cassin, Grilly, 1929. Toutes ces œuvres ont paru chez Flammarion. Signer en front : 8 mots.

Après 24 ans.

24 <sup>e</sup> RI Compiègne	2 <sup>e</sup> Bde	6 <sup>e</sup> Souchet.
67 <sup>e</sup> RI Sedan		17 sept. 1914.
100 <sup>e</sup> RI Orléans-M.	12 <sup>e</sup> DI	6 <sup>e</sup> Hér.
132 <sup>e</sup> RI Reims		15 nov. 1914.
		6 <sup>e</sup> Paulmier.
		24 juil. 1915.
		6 <sup>e</sup> Genard.
1 <sup>e</sup> Ca. 2 <sup>e</sup> BAC, Châlons-sur-Marne		23 mai 1916.
		23 sept. 1916.
1 <sup>e</sup> Ec. 12 <sup>e</sup> Class., Sézanne à partir de jan- vier 1917.		6 <sup>e</sup> Brissaud-Dessalliers.
		23 sept. 1917.
		6 <sup>e</sup> Perot.
		10 avril 1917.
		6 <sup>e</sup> Chabaud.
		10 juin 1918.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1917, ID : 54<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 350<sup>e</sup> RI (Le 100<sup>e</sup> et le 132<sup>e</sup> RI passent à la 99<sup>e</sup> DI).  
Consulter un tableau pour les Forces de Lemoine, Erlang, Lant, Dorel-Arnould, Boyer, Genevoix, a publié de 1916 à 1923 cinq tomes de guerre, reliés à sept sur carnet de notes de 8 mots (25 août 1914-25 avril 1915) :

I. *Sans Verdun*, paru en avril 1916 chez Hachette dans la collection *Mémoires et actes de Guerre* après avoir été publié en partie dans le *Revue de Paris* du 15 avril. Préface de 11 pages par Ernest Lantier, remarquable. Le texte occupe 209 pages à 31 lignes. La censure a dû en être faite par un sous-officier car les suppressions qui portent sur 32 pages altèrent la valeur de plus de 9 pages pleines et les passages incriminés sont certes bien innocents. Mais ils sont aussi très caractéristiques et comme *Sans Verdun* fut un des ouvrages considérés pour le prix Camille de 1916, il n'est pas impossible que ses répétitions aient été à l'impression produites et qu'elles aient servi à l'auteur le prix qu'il méritait plus que tout autre. On peut supposer les sous-officiers qui furent ceux l'attribution du prix à Genevoix. C'est été envisager les auteurs à rendre la guerre d'épave nature plutôt que par des sections d'un réalisme dur. En janvier 1925 une nouvelle édition de *Sans Verdun* (Gfz mille) parut chez Flammarion ; tous les passages incriminés s'y trouvent établis en italiques. En outre l'auteur a mis des notes de personnes connues à ceux de ses autres livres à la place des incises au même W où il n'y avait rien. Cette édition a 266 pages à 31 lignes. La période recouverte, du 25 août au 4 octobre 1914, compte 41 jours. Dans ce journal aucun jour n'est omis. Nous indiquerons les stations d'épave (édition complète, celle de Flammarion).

Références : Lorenz 20 : 225 ; Ve 1 : 214 ; *Revue Historique* 121 : 360 ; *Revue Critique* 81 : 140 ; *Mémoires* 116 : 336 et 181 : 552.

II. *Notas de guerre*, paru en décembre 1916 chez Flammarion. Le texte occupe 308 pages à 29 lignes. La période couverte, du 3 au 19 octobre 1914, compte 15 jours. Aucun jour n'est omis. Références : Lorenz 28 : 225 ; Ve 3 : 202 ; *Mémoires* 121 : 726.

III. *Au sud des frontières*, paru en septembre 1918 chez Flammarion. Le texte occupe 216 pages à 31 lignes. La période couverte, du 20 octobre au 3 novembre 1914, compte 15 jours. Références : Lorenz 28 : 225 ; Ve 3 : 202 ; *Mémoires* 131 : 334.

IV. *La butte*, paru en février 1921 chez Flammarion. Le texte occupe 269 pages à 28 lignes. La période couverte, du 4 novembre 1914 au 10 janvier 1915, compte 69 jours. Références : Lorenz 29 : 418.

## MAURICE GENEVOIX

4<sup>e</sup> CA, 12<sup>e</sup> DI, 2<sup>e</sup> Bde, 100<sup>e</sup> RI

Né à Douze, Nancy, le 29 novembre 1890. On ne confondra avec Gustave Genevoix, romancier, né en 1862, capitaine au 209<sup>e</sup> territorial, tué en Champagne, à 68 ans, le 19 octobre 1915). Élire au lycée d'Orléans, puis au lycée Lakanal, Service militaire en 1911-1912 au 100<sup>e</sup> de Orléans, Lycée de l'École Normale Supérieure de 1912 à 1914. Licencié en lettres, il écrit pour la plupart d'études universitaires en médecine. *Sur la solution des romans de Méaulmont*, 1914. Il

1. Voir au page 28 et note 2.

Cette édition vient d'être faite en décembre 1928. Les passages incriminés sont établis dans quelques exemplaires sur le type de l'édition qui paraît sous un nouveau titre, chez un nouveau éditeur (*La fleur de la fleur*, Éditions Hachette, 1928, 266 pages), qui ne nous concernent pas ici, sont cités au début. Les exemplaires épuisés du type de *Sans Verdun* qui nous concernent sont cités, sont cités au début. Les exemplaires épuisés du type de *Sans Verdun* qui nous concernent sont cités, sont cités au début. Références : *Bibliographie de la France*, 1921 (*Annuaire de la France*, 1 : 33).



V. *Les Espagnes*, paru en septembre 1923 chez Flammarion. Le texte occupe 261 pages à 37 lignes. La période recouverte, du 11 janvier au 25 avril 1915, compte 104 jours.

Bibliographie de la France, 1923, p. 81; Mémoires 168; 205.

Ces 5 volumes ne sont pas 5 œuvres différentes; ils sont à proprement parler les 5 tomes d'une même œuvre: la transcription et le développement du carnet de l'auteur. C'est si vrai qu'il n'y a aucune séparation entre les 5 sections, le journal de 5 sections, commencée à la fin du tome I, s'achève au tome II; le journal de 20 sections se partage entre les tomes II et III; celui de 11 sections, entre les tomes IV et V. Comme journal, c'est l'exemple le plus parfait de jour par jour détaillé et pour ainsi dire sans omission. Les tomes I et II donnent chaque jour séparément sans aucune omission. À partir du tome III l'auteur donne toutefois chaque jour séparément un groupe de 2 ou 3 jours passés soit au repos, si il en a eu, soit aux tranchées. Mais j'ai pu rétablir les dates exactement car le récit n'est jamais séparé au point de vue chronologique et l'on dit toujours le jour et la nuit. Le tome III couvre le 1<sup>er</sup> et le 3 novembre, le tome IV, les 7, 9, 20 novembre, les 14, 15, 16, 19, 23, 24 décembre et le 4 janvier, soit 10 jours sur 69; le tome V, les 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 mars et les 2, 3 avril, soit 15 jours sur 104. Les périodes ou journées importantes sont décrites en détail: 62 pages pour les 7 jours de la Marne, 20 pages pour le seul jour du 24 septembre, 96 pages pour la première période d'échappée des Espagnes (3 jours). Ces 5 tomes constituent le récit de guerre le plus étendu de tous ceux que nous ont donnés les témoins de cette guerre, et comme il ne couvre qu'une période de 8 mois, c'est sans le récit le plus détaillé, celui qui a le moins de lacunes. Par son étendue il ne peut guère se comparer qu'aux *Mémoires de Marbot* qui, sur 16 années et douze ans de campagne, n'a pas plus de 9 pages par mois, ce que Genevoix donne pour un jour. Les 5 tomes de *Ma Vie* contiennent 43 280 lignes, les 5 tomes de *Genevoix* 43 000. Il y avait encore à faire valoir la continuité entre les récits antérieurs, surtout ceux de toutes pièces de Marbot et l'excellente scrupuleuse de Genevoix que j'ai vérifiée par un ensemble de soupçons qui, épinglés à d'autres sections de cette guerre, jadis très entières, ont réduit à néant la valeur de leur témoignage.

Parmi tous les auteurs de la guerre Genevoix occupe le premier rang, sans conteste. Ce n'est point la une opinion dogmatique, ce n'est pas l'expression d'un goût individuel! Cela n'a rien de commun avec le jugement d'un lecteur qui préfère un roman à un autre, lequel sera préféré par d'autres lecteurs. C'est plutôt le jugement qui accorde la mention très honorable à une seule d'entre plusieurs thèses parce qu'elle serait la seule à réunir un ensemble de qualités désirables dans un travail d'érudition, qualités que chacun pourrait constater pourvu qu'il ait la compétence et qu'il ait lu la thèse comme doivent se lire de tels travaux. De même je n'ai pas le moindre doute que tout historien, tout critique partagera mon opinion sur la prééminence de Genevoix dans le cas, peu probable je l'avoue, où il se serait préparé à motiver logiquement et comparativement son choix en prenant connaissance de toutes les œuvres entre lesquelles il faut choisir la meilleure. Que si l'on me demande de motiver mon jugement ici, je répondrais qu'il me faudrait résumer tout le reste de ce travail, car c'est ce livre entier qui explique mon choix. Dans tout ce que j'ai dit des œuvres mémoires, j'ai souligné les faiblesses les plus variées dont Genevoix est précisément exempt. Dans tout ce que j'ai dit des œuvres de guerre, j'ai fait valoir des qualités diverses qui se retrouvent chez Genevoix en nombre plus grand que chez les autres. Dans son œuvre de guerre Genevoix a révélé une conscience, une aptitude, un talent, je voudrais ajouter un génie, mais le mot serait soustrait, qui constituent un cas unique non seulement dans notre guerre, mais dans toute notre histoire. On se garde bien de mêler ici l'aptitude de romancier que Genevoix a pu révéler dans *Raboliot*; cela n'a rien à faire avec la question. Il aurait pu comme Pétard ne rien écrire que son récit de guerre, ses qualités n'en seraient pas moins ce qui elles sont; son œuvre littéraire gêne plutôt le critique (mes moi) qui n'arrive pas à en faire abstraction pour juger l'auteur strictement sur sa *Protologie des Espagnes*.

Il faut bien le reconnaître, et rita qui voulda, Genevoix a le génie du récit

de guerre et son œuvre est incomparable. Je sens trop qu'on ne peut pas me suivre parce qu'on n'a pas l'expérience du sujet, limitée et pourtant si vaste, que je me suis appliquée à connaître depuis plus de dix ans. L'esprit ne peut pas juger dans l'absolu, il ne peut juger que par comparaison tantôt facile personnellement, tantôt acceptée des spécialistes, érudits, critiques. Quand nous jugeons une œuvre littéraire nous servons de l'expérience de toutes nos lectures et aussi de toutes les lectures et critiques d'un Sainte-Beuve et d'un Brunetière. Les jugements que l'on porte sur les livres de guerre, ceux que l'on a portés jusqu'à ce jour, me paraissent à moi, que l'on me pardonne, dénués de sérieux. On juge dans l'absolu, dogmatiquement, en suivant sa fantaisie d'un jour, sans base de comparaison, sans autorité qui on puisse invoquer; les lectures personnelles sont trop limitées pour constituer une expérience du sujet; et il n'existe pas de Sainte-Beuve aux prodigieuses lectures dont on puisse emprunter les opinions sur les livres de guerre. Les critiques augmentent encore leurs chances d'erreur en partageant l'idée trop répandue que les livres de guerre sont de la littérature, un peu spéciale sans doute, mais que l'on peut juger avec et comme les romans. Ils seraient prêts à comparer *Sous Verdun* avec *Les Chouans*, le récit du progénieur dans le *Médecin de campagne*, le chapitre sur *Fabrice* à *Waterloo*, *L'enlèvement de la redoute*, *La Sibérie*, *Le désastre*, les contes de guerre de Daudet et de Maupassant etc. Ils ne voient pas que quelle que soit la valeur littéraire de ces œuvres, leur valeur documentaire est nulle au point de vue guerre, comme est nulle la valeur du *Sens de la mort*, des *Neveux* Oberk, de *Dernière*. On ne saurait comparer *Sous Verdun* qu'à des œuvres de combattants décrivant des épisodes vécus: *L'ambuse*, *La guerre des Goules*, les récits de Joinville, les *Mémoires de Mouton*, mais surtout aux récits de troupiers et d'officiers subalternes depuis la Révolution. Si l'on trouve dans tout ce passé un seul auteur qui égale Genevoix, ou même l'un des dix meilleurs de notre guerre, j'aimerais le savoir, car si je n'ai pas tout lu dans ce passé, j'ai beaucoup cherché et je n'ai rien trouvé qui approche à la fois la probité et le talent de nos contemporains pour peindre le vrai visage de la guerre. Quand je dis que le génie de Genevoix est unique dans notre histoire, c'est que je suis prêt à le démontrer par la citation des textes. A quoi bon toute cette discussion? en quoi serons-nous plus avancés s'il est démontré que Genevoix ou tel autre est le meilleur écrivain de la guerre? Le fait a son importance; il n'est pas indifférent de savoir si le maximum de vérité s'obtient par la méthode Genevoix, la méthode Barbouse ou la méthode Jean des Vignes Rouges.

Quelles sont donc ces qualités de narrateur que je n'ai pas craint d'appeler le génie de Genevoix? Il a su raconter sa campagne de huit mois avec la plus scrupuleuse exactitude, en s'interdisant tout enjolivement dû à l'imagination, mais cependant en ressuscitant la vie des événements et des personnes, des armes et des opinions, des gestes et des attitudes, des paroles et des conversations. Son récit est l'image fidèle d'une vie qui fut vécue, comme un bon roman est l'image d'une vie fictive mais vraisemblable. Aucun récit de guerre ne rassemble plus à un roman, si bien que certains critiques se sont demandé dans quelle mesure l'imagination avait aidé à romancer la réalité. Il n'en est rien; si ces critiques avaient vécu la vie du front, ils l'auraient reconnue chez Genevoix, sans transposition; s'ils avaient su appliquer au texte l'appareil critique de vérification dont je me sers et qui s'applique à d'autres œuvres n'en a laissé que des ruines, ils auraient vu que Genevoix sort de l'épreuve relaxé de tout soupçon. Ces dialogues si nombreux, qui ne peuvent pas avoir



été notés en sténographie et que l'on pourrait déclarer fictifs, sont en réalité une de ces réminiscences merveilleuses qui font penser au génie. Comparez-les aux dialogues des romans de guerre, évidemment artistiques, comparez-les aux quelques dialogues des souvenirs et vous trouverez ceux de Genevoix avoueurs dans leur simplicité, exempts d'effort et d'esprit littéraires, adaptés aux personnages, poils, civils ou officiers. Genevoix est doué d'une mémoire auditive qui lui a permis de retrouver les mots typiques de chaque individu, son accent, sa manière de discuter, tout son tempérament enfin qui se faisait jour dans ses paroles. Aucun écrivain de l'avant ou de l'arrière n'a su faire parler les poils avec un réalisme d'aussi bon aloi, un réalisme qui ne les idéalise pas plus qu'il ne les avilisse. *Verbu volent...* et l'on pourrait croire que les paroles vraies des poils sont perdues à jamais faute de phonographes placés dans une niche du parapet. Mais au 100<sup>e</sup> leurs paroles impressionneront l'esprit spécialement doué d'un lieutenant qui sut les reproduire à temps, non pas dans leur mot à mot, mais dans la vérité essentielle de leur vocabulaire, de leur accent, de leur esprit. Nous autres combattants, nous avons une mémoire auditive qui ne nous permet pas de ressusciter les conversations comme Genevoix, mais qui nous rend capables de constater qu'elles se sont unes.

Il faudrait citer plusieurs pages de texte pour montrer la vérité des dialogues de poils car leur simplicité honnête les rend bien moins caractéristiques que les phrases outrées de Sulphart ou de l'escouade de Barbusse. Pour les paroles de civils la tâche est plus facile. Qui ne reconstruit les Meusiens dans ces extraits ? « N'fait point en causer surtout. J'en aurai p'Y'être bien d'aut's pour vous, quand mes gémions les auront faits. Mais n'fait point en causer. Oh! mais non là (I : p. 236). A matin, me v'la d'retour : y a plus d'place pour vous coucher, non!... Et qu'est-ce que j'aurai pour moi coucher? (III : p. 148)... s'il vous serait possible de nous prêter une table. — C'est pour vous manger? — Justement... En c'cas faut rester, là donc!... C'est une balle, n'est-ce pas? — Oh! mais oui!... j'ai peur que l'vent y chasse la pluie... grand vent, grosse pluie... (III : p. 152-165) Vous n'êtes pas du 165? De Verdun?... Tuez? — Oh! mais oui!... A matin encore, y avait d son sang sur la dalle : ici là, tenez (III : p. 216). » Celui qui a su enregistrer tant de particularités qui nous échappaient, mais qui retrouvées à la lecture, suffisent à faire surgir de l'oubli nos mots passés en secteur meurrier, celui-là était un témoin exceptionnel. J'ai insisté sur l'abondance et la vérité de ces dialogues parce qu'ils sont d'une part un élément unique parmi tant de souvenirs, journaux et carnets, mais aussi parce qu'ils ont toute la vie, le mouvement, l'intérêt du roman. Ils peuvent sembler déplacés dans des mémoires vrais où l'auteur se défend de toute fiction, si innocente qu'elle soit : ils peuvent, à tort, éloigner l'historien en quête de documents non contaminés par la fantaisie.

Si gréçieux qu'ils soient, ces dialogues nous donnent surtout l'atmosphère du front : il y a d'autre part les faits, les actions des hommes, les sentiments de l'auteur, la guerre proprement dite, telle qu'un individu la voit, la sent, la subit. Le 24 septembre 1914, la compagnie se dirige vers la Tranchée de Calonne à la rencontre d'un ennemi vaillamment ; en route, on croise des blessés : « Des blessés se traînent, déséquilibrés... dépoitrillés, gémiflux, les chevres collés de sueur, lèves et saignants. Ils ont improvisé des échelles avec des mouchars à carreaux, des serviettes, des manches de chemises : ils marchent courbés, la tête dolente, tirée de côté par un bras qui pèse, par une épaulette frusteuse : ils boitent, ils sautillent, ils tanguent entre deux bâtons, traitant derrière eux un pied inerte emmâillé de linges. Et nous voyons des visages

dont les yeux seulement apparaissent, févreux et inquiets, tout le reste deviné mystère sous les bandes de toile qui dissimulent ; des visages boignes, borbés de pansements obliques qui laissent couler le sang au long de la joue et dans les poils de la barbe. Et voici deux grands blessés qu'on porte sur des brancards, la face creusée, diminuée, les narines pinces, les mains exsangues crispées aux montants de la civière ; derrière eux des gouttes larges marquent la poussière... » L'ambulance? Où qu'y a l'ambulance?... » Mes hommes, qui volent et entendent cela, s'énerment peu à peu. Ils disent : « C'est nous qu'on y va à présent. Ah! malheur! » Des hosties pleuronnent : « Eh! Biser, tu les a numérotés, les abats? — Ah! ma mère, si tu voyais ton fils! » (I : p. 165-166). Cette espèce de pétilllement très faible... c'est la bataille acharnée vers laquelle nous marchons, et qui balble là, de l'autre côté de cette crête que nous allons franchir. Allons-y : dépêchons-nous. Il faut que nous nous y lancions, tout de suite, au plein tumulte, parmi les balles qui fissent raide et qui frappent. C'est nécessaire. Car les blessés qui s'en venaient vers nous, d'autres, d'autres, d'autres encore, c'est comme ça, rien qu'en se montrant, avec leurs plaies, avec leur sang, avec leur allure d'épuisement, avec leurs masques de souffrance, c'est comme s'ils avaient dit et répété à mes hommes : « Voyez, c'est la bataille qui passe. Voyez ce qu'elle a fait de nous ; voyez comme on en revient. Et il y en a des centaines et des centaines qui n'ont pas pu nous suivre, qui sont tombés, qui ont essayé de se relever, qui n'ont pas pu, et qui agissent dans les bois, partout. Et il y en a des centaines et des centaines qui ont été frappés à mort, tout de suite, au front, au cur, au ventre, qui ont roulé sur la mousse et dont les cadavres encore chauds gisent dans les bois, partout. Vous les verrez, si vous y allez. Mais si vous y allez, les balles vous tueront, comme elles ont fait eux, ou elles vous blesseront, comme elles ont fait nous. N'y allez pas! » Et la bête vivante tendale, frissonne et recule. » Porchon, regarde-la. » J'ai dit cela tout bas. Et tout bas aussi il me répond : « Mauvais, nous aurons du mal tout à l'heure ». C'est qu'en se retournant il a, du premier regard, aperçu toutes ces faces anxieuses, frêpes d'angoisse, mouées de grimaces terribles, tout ces yeux agrandis et févreux d'une agonie morale. Derrière nous, pourtant, ils marchent : chaque pas qu'ils font les rapproche de ce coin de terre où l'on meurt aujourd'hui, et ils marchent. Ils vont entrer là-dedans, chacun avec son corps vivant<sup>1</sup> ; et ce corps soulevé de terreur agira, fera les gestes de la bataille ; les yeux vivront, le doigt appuiera sur la détente du lebel ; et cela durera, aussi longtemps qu'il sera nécessaire, malgré les balles obitimes, qui sifflent et charrient sans arrêt, et souvent frappent et s'enfoncent avec un horrible petit bruit mat qui fait tourner la tête, de force, et qui semble dire : « Tenez, regarde! » Et ils regarderont, ils verront le camarade s'affaissant : ils se diront : « Tout à l'heure, peut-être, ce sera moi ». Et ils auront dans une minute, pendant cette seconde qui passe, ce sera moi ». Et ils auront peur dans toute leur chair. Ils auront peur, c'est certain, c'est fatal ; mais ayant peur, ils resteront. Et ils se battront, corps décollés, parce qu'ils éprouveront que cela est dû, et aussi, parbleu! parce qu'ils sont des hommes (I : p. 168-170)<sup>2</sup>.

Chez cet esprit si objectif qu'est Genevoix, ce passage est une exception, et l'on dirait que c'est de la littérature, surtout cette prosopopée des blessés. Mais ne voit-on pas que cette forme littéraire n'est qu'un moyen pour rendre sensible aux non-combattants la grande vérité psychologique, la réac-







[Je la serotine]. Une légende comme il en fait tous les jours, à la douzaine!... J'en suis sûr, les ont envoyés chez eux par poste. C'est étonnant! Il leur plaît, lorsqu'ils écrivent, de penser que leur lettre passera de mains en mains, qu'on la lira, qu'on la relira, qu'on la savourera. La guerre? Mais c'est très drôle! Mais c'est charmant! Vous vous en faites à l'arrière? Comme vous avez tort! Regardez-vous un peu, nous qui la faisons : toujours le sourire, malgré les balles et les marmites. Les marmites? Eh bien oui, ça fait du bruit. Les balles? C'est tout petit, ça ne se voit même pas. Et tant d'imprévu, de pittoresque... Ils racontent, ils racontent, une histoire après l'autre, toutes bien bonnes, meilleures, meilleures encore! Tout leur est bon, pourvu qu'ils racontent. Oh les crats. Ils le savent. Ils en sont sûrs d'avance, et qu'on accueillera comme paroles d'Évangile leurs plus pauvres et détestables inventions. Alors ils en profitent, prenant à l'occasion des poses avantageuses, plantonnant d'un bout à l'autre des lettres qu'ils écrivent, au lieu de les écrire toutes simples, toutes franches, toutes vraies. Car il y a ceux-ci encore, les boutriers de cabine à l'héroïsme fabriqué, les collectionneurs de promesses plus qu'humaines, les cuisiniers d'épopée à l'usage de l'arrière. Ah! cette crédulité immense de l'arrière, et ce que ces gens lui jettent en pâture! Ces gens-là? Des maniaques du mensonge, des pîtres malhonnêtes, et qui n'ont d'autre excuse que d'ignorer le mal dont ils sont responsables. — Oh! oh! Comme vous voulez mentir! Mais enfin, voyons, de tels incidents ne sont pas impossibles! Il peut arriver que deux corvées d'eau... — Ah! sapristi, vous y tenez! Je le sais bien, parbleu, que ça peut arriver! Je vous accorde même, si vous voulez, que c'est en effet arrivé [deux corvées d'eau adverses se rencontrant à la même source, à Vaux-les-Palameix]. Du moins comprenez ce que j'ai voulu dire : que la guerre n'est pas une course à l'aventure, qu'il est absurde et injuste de la concevoir à travers des récits à panache, à travers des anecdotes héroïques ou simplement savoureuses, enjolivées à plaisir par des gens qui en avaient le temps, parce qu'ils ne se battaient pas. Je sais Maignan, quel homme vous êtes : un mouquetier. A Com-la-Gravelle, vous avez levé votre képi cérémonieusement, à la première balte qui vous affilait près des oreilles. A Sommain, vous étiez debout sur la ligne de vos tirailleurs, et vous vous amusez au nez des Boches, nonchalamment, à briser du bout de l'index le filot de fumée qui montait de votre pipe. [...] et plus loin, les tirailleurs de la huitième. Derrière eux, un petit homme se promène debout, tranquille et menaçant. Quel est ce téméraire? A la jumelle, je distingue la barbe dorée, la fumée bleue d'une pipe : c'est le capitaine Maignan. Oh m'avait déjà dit son attitude au feu, — tome I, p. 66]. Une balte loche, cette fois-là, vous a rendu la joie ; la prochaine fois, un autre vous cassera la tête [quarante-cinq jours après, le capitaine fut tué aux Eparges, victime d'une de ses imprudences habituelles. — IV : p. 240]. Mais sacré! puisque vos hommes sont couchés, contentez-vous donc de rentrer à genoux! C'est suffisant, croyez-moi. Mon pauvre ami, le temps n'est plus des mouquetiers, ni celui de la guerre en dentelles. Notre guerre à nous manque d'élégance. Elle est dure ; elle est sale ; elle est laide. Et nous ne sommes pas des d'Artagnan ni des d'Austerlitz, mais de simples braves gens qui essaient de faire tout leur devoir, leur pénible devoir de chaque jour et de chaque heure, sans fanfaronner, sans gloriole, consciencieusement... Ce qui est dur, affreusement dur en de certaines heures, ce qui il faut admettre sur toutes choses et sous peine d'être injuste, c'est le sacrifice tranquille et silencieux que ceux d'enfer nous qui sentent et qui comprennent ont consenti de toute leur boyauté (I : p. 201-204) ».

Genevoix n'a pas écrit contre la guerre de longues malédictiones mais ses cinq volumes abondent en petites phrases qui ne laissent aucun doute sur ses sentiments. Il est rare qu'il s'exprime aussi longuement que dans ces pensées de Noël : « Prié pour nos soldats qui sont morts ! Prié pour nous vivants qui étions auprès d'eux, pour nous qui nous battons demain, nous qui mourrons, nous qui souffrons dans nos chairs mutilées ! Prié pour nous, forçats de guerre qui n'avons pas voulu cela, pour nous tous qui étions des hommes, et qui désespérons de jamais le retrouver ! (IV : p. 221) ». A l'attaque des Eparges il nous décrit les cadavres qui l'entourent, ceux de sa section, ceux de ces hommes que le lecteur a appris à connaître par leur nom dans les quatre premiers volumes. Et il termine ainsi cette revue de ses morts : « C'est beau, tout ça ! Oh ! c'est du propre... (V : p. 174) ».

Genevoix a présenté le conflit des idées de l'arrière et des idées du front au sujet des opérations de la façon la plus naturelle et la plus pathétique. Le 12 janvier 1915 un jeune Saint-Cyrien arrive comme chef de section à la compagnie et il s'étonne des idées des anciens. « Pourtant il faut-il bien en sortir de ces trous ! S'installer dans des trous, s'y meubler, ça ne peut être une fin ! — Je me le demande, dit Porchon, au train dont nous avons vécu depuis trois mois, un piètrement sur place... Sortir des trous ? C'est ce qu'on cherche des Eparges. Les Boches sont tout près, sur une grosse boursoillure de boue que nous appelons le pignon : ça n'est pas très beau à voir... et c'est insalubre, à cause des balles qui en partent... D'un séjour à l'autre, les chevaux de frise se sont multipliés, les piquets ont serré leurs rangs, les fils de fer ont grossi, de plus en plus hargneux et barbelés. Si bien que... nous avons fini par ne plus accueillir certaines pensées... désagréables... Dame ! qu'on veuille bien se mettre à notre place (V : p. 24-25) ». Le regard venu du dépôt est attiré par ces paroles peu héroïques du gendard au front depuis le début. Se trouvant seul avec Genevoix il lui demande : « Alors, c'est vrai, reprend la voix timide, vous croyez tous, vous croyez strictement ce que vous m'avez dit ?... Je ne réponds rien et Rebître achève avec une ardoise poétique : « Mais c'est un état d'esprit déplorable ! (V : p. 29-30) ». Quarante-et-un jours après, au cinquième jour de l'attaque des Eparges, Porchon tue la veille, le capitaine demande au jeune gendard : « Eh bien, a-t-il murmuré, qu'est-ce que vous pensez de tout ça ? » Alors Rebître : « Mon capitaine... Oh ! je vous en prie... (V : p. 177) ».

Il faut avouer que tout ça — les cinq jours passés sur le pignon, le premier pour l'attaque, les quatre autres pour subir les contre-attaques et le bombardement — que l'auteur raconte en 96 pages (V : p. 87-182), produit à la lecture un effet d'horreur indicible. Je désespère d'en donner une idée, c'est trop long, et chaque page est un chef-d'œuvre de reconstitution de ce que tant de soldats écrivains ont déclaré impossible à raconter. C'est impossible-là. Genevoix l'a réalisé, plus complètement, plus objectivement que personne. Il l'a fait avec une retenue, une simplicité, une clarté qui confondent quand on en conçoit la difficulté. L'auteur a été bien persuadé que l'horreur d'une telle scène est bien assez puissante telle qu'elle est : que toute exagération, toute note forcée, tout style apocalyptique ne peuvent qu'affaiblir l'effet de la réalité. Ces 96 pages nous en apprennent plus sur les quatre ans de guerre que tous les mémoires, toutes les histoires, toutes les études stratégiques ne nous en apprennent sur les guerres de Napoléon. Si seulement on pouvait lire une

fois par un ces 96 pages devant tous les étres assemblés, dans chaque école primaire de France et d'Allemagne, on obtiendrait de meilleurs résultats en faveur du maintien de la paix que par tous les moyens de propagande coûteuse employés jusqu'à ce jour. Preuve en soi coûteuse et — il faut bien l'avouer — tendancieuse, ce qui est une source de faiblesse.

Qui est-ce que l'avenir pensera de cette prodigieuse Pentologie des Epargnes que notre époque ignore ou feint d'ignorer ? Je m'en doute bien. Le temps efface bien des réputations : celles qui sont fondées sur le lancement, le mot d'ordre des critiques, la mode du jour, ne lui résistent guère. Par contre, le temps crée des réputations : l'homme qui a fait œuvre utile, qui a servi la vérité, qui a témoigné pour sa génération avec désintéressement et avec talent, cet homme, l'avenir en a besoin et il le trouvera et il s'abîmera dans la lecture de son œuvre. L'avenir voudra savoir et dans sa recherche des sources il sera guidé par des motifs bien différents de ceux qui expliquent la vogue d'un écrivain du jour. Mais il aura la naïveté de s'étonner que notre génération se soit trompée dans ses admirations littéraires, comme nous nous étions trompés que Jean-Baptiste Rousseau fut un moment le plus grand écrivain de son temps. L'avenir se demandera par quelle aberration la génération qui a vu la guerre de 1914 n'a pas su distinguer dans son sein le plus grand peintre de cette guerre !